



**HAL**  
open science

## McLuhan, Marshall

Catherine Bertho-Lavenir, Pascal Froissart

► **To cite this version:**

Catherine Bertho-Lavenir, Pascal Froissart. McLuhan, Marshall. Dictionnaire encyclopédique du livre, II, Éditions du Cercle de librairie, pp.916-917, 1998. sic\_00001649

**HAL Id: sic\_00001649**

**[https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic\\_00001649](https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00001649)**

Submitted on 10 Jan 2006

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## McLuhan, Marshall

Professeur de littérature anglaise et essayiste canadien (Edmonton, Alberta, 21 juillet 1911 – Toronto, Ontario, 31 décembre 1980).

✧ Auteur visionnaire et volontiers provocateur (« *Je n'explique rien. J'explore.* »), le Canadien Marshall McLuhan a consacré son œuvre à redéfinir les rapports entre la forme et l'essence des civilisations.

Après une formation d'ingénieur, il opte pour l'étude des lettres anglaises et obtient une maîtrise à l'Université du Manitoba. Étudiant brillant, il poursuit, ou plutôt reprend entièrement, sa formation sur le Vieux Continent, à Cambridge, où il repasse sa licence, enchaîne une seconde maîtrise et soutient un doctorat sur les littératures antiques, médiévales et classiques (1943). En parallèle, il enseigne dans plusieurs universités nord-américaines (Wisconsin, Saint-Louis, Windsor...), avant de s'installer à Toronto en 1946 et d'obtenir en 1952 une chaire de la fondation Ford sur la culture et la communication. En 1963, il fonde et anime le Centre pour la culture et la technologie qu'il animera jusqu'à sa mort en 1980, et où il se consacre à l'analyse des influences psychologiques et idéologiques des médias de masse.

Ses nombreuses publications font date par leur forme provocatrice. Illustrant ses points de vue théoriques par des passages littéraires (Shakespeare, Joyce...), des photos publicitaires (son premier ouvrage *The Mechanical Bride* est consacré à l'analyse de cinquante images de publicité), voire des montages typographiques (sans compter les œuvres multiformes et les *happenings*), McLuhan dérouté les lecteurs habitués au respect d'une logique formelle. Confiant dans la fonction heuristique des trouvailles verbales les plus déconcertantes, il n'hésite pas, par exemple dans *The Medium Is the Massage*, à

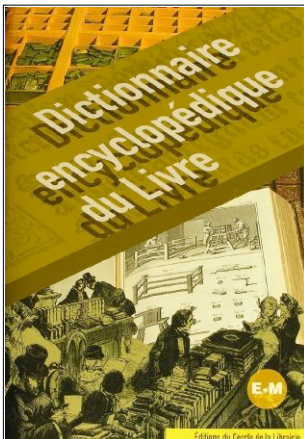
transformer la transmission d'un message en « massage » de l'esprit.

Écrivant pour des contemporains immergés dans une civilisation de l'audiovisuel, il rompt délibérément avec les formes de l'écrit linéaires et rationnelles telles que les a consacrées l'usage académique. Ainsi, pour mieux rendre compte de la rupture apportée par la « période typographique » dans le cours des civilisations, il rédige *La Galaxie Gutenberg* sous forme d'une mosaïque de petits paragraphes, les chapitres étant précédés de résumés qui ajoutent de l'information, contribuant à la complexité du total, et justifie ainsi son choix : « *La mosaïque constitue le seul moyen efficace de faire apparaître les opérations causales dans l'histoire.* »

McLuhan, par ailleurs, introduit une perspective radicalement nouvelle dans la façon de conceptualiser les médias. Refusant de se cantonner aux technologies capables de véhiculer des messages – tels que l'écriture, l'imprimé, le cinéma ou la télévision –, il considère toutes les technologies susceptibles de transformer, pour l'homme, l'expérience sensible de la distance et du temps et donne à la notion de média, pour les époques récentes, une extension considérable : la roue est médiatrice du pied et ainsi son « agent anti-inflammatoire », le vêtement est médiateur de la peau, l'argent celui de notre force de travail... Toutes ces technologies font sens par elles-mêmes et non par le contenu des messages qu'elles véhiculent : « *C'est une des principales caractéristiques des médias que le contenu nous en cache la nature [...]. La lumière et l'électricité en effet sont distinctes de l'usage qu'on en fait. Elles abolissent le temps et l'espace dans la société exactement comme la radio, le télégraphe, le téléphone et la télévision et imposent une participation en profondeur.* » (Pour comprendre les médias) L'originalité de cette vision est tout entière rassemblée dans l'aphorisme « *le médium, c'est le message* ». Prenant à contre-pied aussi bien les universitaires, persuadés par les vues de Claude E. Shannon ou de Harold D. Lasswell, que les journalistes convaincus par le schéma linéaire de la communication, McLuhan affirme que les médias, par leur existence même et indépendamment des messages qu'ils véhiculent, imposent leur logique de consommation aux civilisations qu'ils façonnent. Cela lui permet de reconstruire à grands traits une histoire de l'humanité en trois époques : d'abord l'ère tribale, où dominait la parole, puis l'ère typographique, déterminée par l'imprimé, et enfin l'ère moderne, retribalisée par les médias électroniques.

Les écrits de Marshall McLuhan ont suscité à la fois la passion et la critique. On lui a notamment reproché d'être ouvertement déterministe et de faire comme si la société était aveugle à elle-même et qu'une élite devait la révéler à elle-même. Par ailleurs, Umberto Eco (*La guerre du faux*, 1985) a violemment critiqué à la fois le parti pris épistémologique – ne pas séparer message et vecteur – et la forme du propos, délibérément lyrique et obscure, notamment dans la caractérisation des médias « chauds » – tels l'imprimerie, la presse et le cinéma, capables de permettre un détachement critique, et des médias « froids », telle la télévision, engageant tous les sens et les facultés du spectateur et produisant une forme d'hallucination. Enfin on a reproché à McLuhan le schématisme d'une distribution qui associe étroitement une époque à un média dominant et permet mal de rendre compte de phénomènes

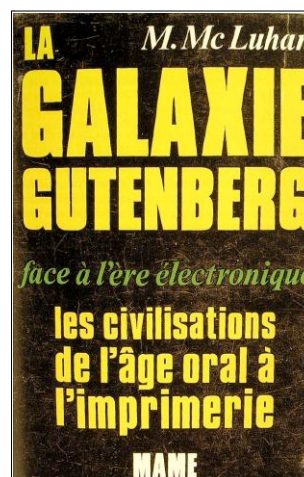
Source : Bertho-Lavenir (Catherine), Froissart (Pascal), 2005 : 916-917. « McLuhan, Marshall ». In Fouché, (Pascal), Péchoin (Daniel) & Schuwer (Philippe). *Dictionnaire encyclopédique du livre*. Tome II. Paris : Éditions du Cercle de librairie, 1 074 pages.



pourtant importants comme le réinvestissement de contenus d'un média ancien dans un média nouveau, ou les liens entre médias différents à une même époque.

Au total, McLuhan est l'un de ces auteurs à la pensée aussi créative que déconcertante, qu'il vaut mieux prendre avec flegme. Son œuvre, exactement contemporaine du développement mondial de la télévision et de l'informatique personnelle, a fourni aux contemporains des concepts assez séduisants et assez souples à la fois pour leur permettre de penser les transformations en cours. Cependant la notion de « *village global* » (*Guerre et paix dans le village planétaire*), qui semble si bien anticiper l'apparition d'Internet, n'est sans doute que la dernière résurgence de l'utopie ancienne d'un monde qui serait construit entièrement par ses réseaux de communication, utopie aussi vieille, au moins dans les pays anglo-saxons, que les usages de l'électricité.

CATHERINE BERTHO-LAVENIR – PASCAL FROISSART



Une des premières éditions françaises de *La Galaxie Gutenberg*, de Marshall McLuhan, Tours, Mame, 1972.

## Bibliographie

McLuhan (Herbert Marshall), *La Galaxie Gutenberg : face à l'ère électronique, les civilisations de l'âge oral à l'imprimerie*, trad. de l'anglais par J. Paré, Paris, Mame, 1967 (1<sup>e</sup> éd. anglaise, London, Routledge & K. Paul, 1962).

McLuhan (Herbert Marshall), *Pour comprendre les médias : les prolongements technologiques de l'homme*, trad. de l'anglais par J. Paré, Paris, Seuil, 1968.

McLuhan (Herbert Marshall), Fiore (Quentin), *Message et massage*, trad. de l'américain par T. Lauriol, Paris, J.-J. Pauvert, 1968.